

COMPAGNIE MINIÈRE DE CONAKRY (fer)

Épisode précédent :
[Compagnie minière de la Guinée française.](#)

Société anon., 5 déc. 1947

AEC 1951/314 bis — Cie minière de Conakry ; CONAKRY (Guinée française).
Bureau en France : 71, rue de Provence, PARIS (9^e) [puis 77, rue La-Boétie = Mines de Bor].

Capital. — Société anon., 5 déc. 1947, 700 millions de fr. C. F. A. en 140.000 act. de 5.000 fr. C. F. A. dont 300 act. d'apport.

Objet. — Mise en exploitation du gisement de minerai de fer de la péninsule du Kaloum, en Guinée française.

Conseil. — M. Maurice Garreau-Dombasle, présid.-direct. gén. ; le Bureau minier de la France d'Outre-Mer, la Cie franco-américaine des métaux et des minerais (COFRAMET)¹, René Damien, Dennis H. Kyle, Pierre Legoux [Bumifom], André Reynaud², Charles R. Wheeler, admin.

Le développement industriel de la Guinée
(France-Dahomey, 31 octobre 1952)

LA COMPAGNIE MINIÈRE DE CONAKRY.

Sous la conduite de M. Blondel, ingénieur en chef des Mines, et de M. Delage, directeur de la Compagnie, les géologues ont visité en détail les installations de la Compagnie minière de Conakry, qui exploite le gisement de minerai de fer de la presqu'île du Kaloum.

Ils ont tout d'abord entendu un exposé de M. Blondel qui a mis en relief le double but du voyage des géologues en Guinée : 1^o) Excursion géologique et pétrographique ; 2^o) étude des phénomènes de latérisation (les bauxites des îles de Locs et le fer du Kaloum sont extraits de terres latériques).

On admet communément que le gisement de la presqu'île du Kaloum a été découvert en 1904, lors de la construction du chemin de fer reliant Conakry au Niger. L'étude du gisement n'a été entreprise systématiquement qu'à partir de 1917 par la

¹ Fondée en 1924 par Eugène Lubovitch (Odessa, 15 septembre 1882-Milan, 3 mars 1968) : administrateur de la [Société minière et industrielle de Plakalnitza](#) (1928) — avec Gaston Hauser —, de la [Compagnie minière de l'Oubanghi oriental](#) (ca 1937) et de la Compagnie minière de Conakry (Guinée) (1947). Actionnaire à partir de 1947 de diverses sociétés ayant pour objet la mise en valeur de son Domaine de Sauvage à Émancé (Seine-et-Oise) dans lesquelles on croise Jean Raymond Schwob, des [Mines de cuivre des Djebilet](#), et Mavrogordato, de Plakalnitza. Chevalier, puis officier de la Légion d'honneur au titre du ministère des Affaires étrangères (*JORF*, 30 mars 1930, p. 3451, et 31 mars 1952).

² André Reynaud (1899-1966) : ingénieur ECP. Président-directeur général depuis 1942 de la Société lorraine des Anciens Établissements de Diétrich et Cie, à Lunéville. Voir [encadré](#).

Compagnie minière de la Guinée française, qui obtint une concession d'exploitation devenue définitive en 1947. Après un arrêt dans les recherches consécutif à la crise de 1929, l'intérêt s'est reporté sur le gisement et, en 1939, 30.000 tonnes de minerai étaient expédiées pour essai dans les hauts fourneaux en Sarre et en Belgique. Les résultats furent concluants, mais la guerre vint tout arrêter. En 1947, enfin, fut constituée la Compagnie minière de Conakry qui obtint de la Compagnie minière de la Guinée Française la concession d'exploitation qu'elle détenait. Après une prospection détaillée, en 1949, l'équipement fut décidé et commença le 1^{er} juillet 1950.

On peut raisonnablement penser que l'exploitation commencera effectivement dans les derniers mois de 1952, d'abord sur la base de 1.200.000 tonnes par an, pour monter progressivement à 3 millions de tonnes annuelles. L'exploitation doit fournir un minerai ayant environ 50 % de fer. En ce qui concerne les réserves, l'exploitation sera garantie à ce rythme pendant 30 ans et, en fait, elle doit pouvoir se poursuivre sans limite. Quand aux investissements de capitaux, ils atteignent jusqu'à présent, la coquette somme de 2 milliards de francs C.F.A.

Après avoir entendu l'exposé de M. Blondel, les géologues ont visité les carrières à ciel ouvert d'où est extrait le minerai. Celui-ci est transporté par camions jusqu'à l'usine de traitement proche où il est concassé, puis il est emporté par chemin de fer, sur une voie construite en partie sur une digue, jusqu'au quai minier de Conakry.

Là, il est déversé par une série d'entonnoirs sur un tapis roulant qui l'amène directement au bateau. Un volant de stockage permet de synchroniser le rythme du chargement du train et du bateau, qui est différent. Les travaux du port seront sans doute terminés à la fin de l'année et le premier chargement de minerai de fer est prévu pour janvier.

Outre l'usine de traitement, les installations de la Compagnie minière comprennent des ateliers de réparation et d'entretien du matériel ; celui-ci est, en effet, assez important afin de réduire au maximum la main-d'œuvre spécialisée, difficile à trouver en Afrique.

Le personnel comprend actuellement 100 Européens et 400 indigènes. Presque tous sont logés par la Compagnie à proximité des lieux de travail. D'un côté, un village indigène construit à la mode locale, avec des toits de chaume, mais en dur, bien conçu pour les modes de vie indigènes ; de l'autre, un groupe de maisons modernes, particulièrement conçues pour le climat, avec tout le confort, formant un véritable village, ayant son école, son commissariat de police et son dispensaire.

Les géologues ont été particulièrement frappés par l'ampleur de ces réalisations et par la rapidité de leur exécution, puisque rien n'existe encore il y a deux ans.

COMPAGNIE MINIÈRE DE CONAKRY
(*L'Information financière, économique et politique*, 24 janvier 1953)

La mise en exploitation des gisements de minerai de fer sera, sans doute, effectuée dans les derniers jours du mois courant ; le premier bateau sera chargé et quittera le port au début du mois de février.

Selon les prévisions, la mise en route s'effectuera progressivement pour atteindre le tonnage annuel prévu de 1.200.000 tonnes vraisemblablement vers fin 1953 ou début 1954.

Une réalisation de l'industrie française en Guinée
(*Réalités*, mars 1953)

Pour desservir les gisements de fer et de bauxite qui viennent d'être mis en exploitation, Conakry est devenu le premier port minier d'Afrique.

Sous une pluie diluvienne, pataugeant dans une boue rougeâtre, des hommes, chaussés de hautes bottes de caoutchouc et portant sur un short et une chemise trempés de sueur le vêtement huilé jaune des marins bretons, règlent le fonctionnement d'une perforeuse automatique actionnée par des ouvriers noirs.

À quelques mètres en contre-bas s'étend un vaste chantier en pleine activité. Une pelle électrique géante, qui enlève d'un seul coup 3 mètres cubes de matériaux, s'attaque obstinément à un éboulis de blocs de minerai disloqués par une explosion précédente. Elle les charge à la cadence de 500 tonnes à l'heure, dans un camion Euclid de 25 tonnes conduit par un Africain. Sitôt rempli, il part, sur les bosses du terrain et soulevant des gerbes d'eau au passage, vers une route qui borde le chantier, et un autre vient prendre sa place. Un peu plus loin un tracteur arrive et des bulldozers avancent lentement.

Un des hommes s'essuie machinalement le visage avec sa manche mouillée. « Il n'y a pas de doute, grommelle-t-il, avec un fort accent méridional, l'hivernage est bien commencé ! » Nous sommes en juin, et il fait 28 degrés au-dessus de zéro. L'« hivernage » en Guinée, c'est la saison des pluies ; elle débute vers la fin de juin et dure jusqu'à la fin de septembre, et pendant ce temps, il tombe 4 m. 50 d'eau. En France, il en tombe en moyenne 60 cm. dans toute l'année.

Mais la Compagnie Minière de Conakry, qui exploite le gisement de fer sur lequel nous nous trouvons, ne compte pas suspendre son activité pour cela.

Le minerai de fer de Conakry a une teneur métallique de l'ordre de 50 % contre 30 % en moyenne dans le bassin de Lorraine. Le gisement s'étend sur une surface considérable : 11.000 hectares, une trentaine de kilomètres de long, 1 à 6 kilomètres de large. Il comprend une couche dure de 6 à 10 mètres, seule exploitée pour le moment, sous laquelle se trouve une couche tendre d'environ 30 mètres d'épaisseur, dont le minerai devra être aggloméré pour pouvoir être vendu, ce qui exigera des installations spéciales. Pour la seule couche supérieure, les réserves sont estimées de 150 à 200 millions de tonnes. Pour l'ensemble, elles dépasseraient 2 milliards de tonnes (celles du bassin de Lorraine sont de l'ordre de 5 milliards). Petit à petit, au cours des années — ou plutôt des dizaines d'années — à venir cette énorme tranche de minerai sera enlevée et expédiée vers d'autres cieux. Et quand tout sera fini le sol se trouvera de 30 à 40 mètres plus bas qu'aujourd'hui.

La « Minière », ainsi qu'on l'appelle généralement à Conakry, fut créée en 1947 sous forme d'une Société d'études au capital de 6 millions de francs C.F.A. (1 fr. C.F.A. vaut 2 francs métropolitains) par la Compagnie franco-américaine des métaux (C.O.F.R.A.M.E.T.) et la Compagnie française des mines de Bor. Dès 1948, pour diriger les derniers travaux de prospection et préparer la mise en exploitation, elle engagea son directeur actuel : Maurice Delage, polytechnicien de quarante-sept ans qui avait déjà une certaine expérience de l'Afrique. Celui-ci a pris une part active dans les affaires publiques du territoire ; il est aujourd'hui président de la Chambre d'Agriculture et d'Industrie de Guinée et membre de l'Assemblée territoriale. [...]

Actuellement, le capital de la « Minière » est de 1.250 millions C.F.A. dont un tiers souscrit par le Bureau minier de la France d'outre-mer et la Caisse centrale de la F.O.-M., un dixième environ par la Compagnie des Mines de Bor, possédée en majorité par l'État, un tiers par la British Iron and Steel Ore Corporation Ltd, société d'achat de minerai de la sidérurgie britannique à qui elle livre une partie de sa production, près d'un sixième par Rothschild Frères et le reste par C.O.F.R.A.M.E.T. et des actionnaires divers.

Elle a obtenu en outre des avances de 675 millions C.F.A. de la Caisse Centrale de la France d'Outre-Mer et elle a pu, grâce à un crédit Marshall de près de 2 millions de dollars, utiliser une part importante des capitaux dont elle disposait à l'achat de matériel américain. [...]

Toutes ces sommes ont servi à équiper les gisements pour qu'ils puissent être exploités en utilisant au maximum des moyens mécaniques. Réalisations qui ont exigé deux ou trois années de travaux auxquels ont participé la plupart des grandes entreprises françaises de travaux publics. La Société des Grands Travaux de Marseille, dont Rothschild Frères est actionnaire, en a exécuté, du moins dans les débuts, la plus large part. Puis les Grands Travaux de l'Est, le Soliditit français, la Construction Moderne française, les Entreprises Maag, Dumez, Monod, Balency et Schul, etc., ont tour à tour ouvert des bureaux à Conakry et obtenu des contrats.

Aujourd'hui, avec sa double installation de chargement de minerai à grand débit, Conakry fait figure de « Narvik des Tropiques ».

Dans le port même, un quai minier a été construit aux frais de l'administration mais équipé par la « Minière ». Le minerai de fer y arrive par un chemin de fer à voie normale de 12 kilomètres, il est déchargé dans des silos, puis repris par des courroies transporteuses qui le conduisent à un appareil qui le déverse automatiquement à la cadence de 1.000 tonnes à l'heure dans les cales des cargos accostés. [...]

Par ailleurs, pour éviter aux navires des attentes longues et coûteuses dans la rade, un nouveau quai bananier et un quai de cabotage ont été construits. Le quai long-courrier est en cours d'agrandissement. Au total, le programme d'extension du port s'est monté à 900 millions C..A. avancés par le F..D.E.S. et la Caisse centrale de la France d'Outre-Mer.

La population de Conakry, de 14.000 habitants dont 1.208 Européens en 1936, est passée actuellement à environ 40.000 habitants dont plus de 3.000 Européens. La ville est sortie de ses anciennes limites : l'île de Tumbo reliée par une digue à la presqu'île de Kaloum, et s'est adjoint une « banlieue » et une « zone industrielle ». Les grandes compagnies européennes ont fait construire des habitations pour leur personnel français et une partie de leur main-d'œuvre africaine.

La « Minière » a édifié à Taouya, à 6 kilomètres du centre de Conakry, toute une cité composée de bungalows largement espacés au milieu de palmiers, de cocotiers et de manguiers sur un terrain qui descend en pente douce jusqu'à la mer. [...]

Les besoins en électricité de [Conakry], qui croissait à vue d'œil en même temps qu'elle s'industrialisait, sont évidemment montés en flèche. Pour parer au plus pressé une Centrale thermique (diesel) a été construite et sa puissance progressivement augmentée jusqu'à 4.000 kilowatts. Mais le massif du Fouta-Djalon, avec les abondantes rivières qui en descendent, peut fournir à la Guinée toutes les ressources hydroélectriques dont elle a besoin. En 1951, la construction d'une Centrale hydraulique a donc été entreprise par l'Énergie électrique de Guinée à Grandes-Chutes, à 85 kilomètres de Conakry à vol d'oiseau. Avec six cents Africains, recrutés sur place, encadrés par une quarantaine de Français, et dans le délai prévu de deux ans, il a été édifié un barrage sur le Samou, creusé dans le roc une galerie d'un kilomètre de long prolongée par une conduite forcée de 600 mètres, et monté une usine qui travaille sous une chute de 120 mètres. Sa puissance est de 9.000 kilowatts et pourra éventuellement être doublée. Plus de la moitié de sa production sera utilisée par la « Minière », les « Bauxites* » ait monté à Kassa leur propre centrale diesel.

Sur tous les chantiers guinéens, les Européens ont eu à vaincre, chaque jour, des difficultés nouvelles dues les unes à l'emploi d'une main-d'œuvre africaine inexpérimentée, les autres à la brutalité du climat.

Quand les premiers Africains furent recrutés pour travailler à Grandes Chutes ou à Kassa, beaucoup ne savaient pas tenir une pelle, n'avaient jamais vu un tournevis ou portaient les brouettes sur la tête... Les Blancs reprochent aux Noirs leur paresse — il

serait plus juste de dire une sorte de désintéressement — et leur manque de conscience professionnelle. « Dès qu'ils ont gagné assez d'argent pour acheter un nouveau pagne à une de leurs femmes, disent-ils, ils cessent de travailler. Et aussitôt qu'ils ne sont pas surveillés, ils ne font plus rien ». Mais peu à peu des progrès s'accomplissent ; les besoins d'argent deviennent plus réguliers — et le travail également. Un planteur de bananes parle avec une chaleureuse estime du chef de ses travailleurs, à qui il laisse durant les trois mois de son congé en France l'entièvre responsabilité de sa plantation, et à qui sa banque remet régulièrement tout l'argent nécessaire pour en payer les frais. Le directeur d'une entreprise de camionnage cite son équipe de deux chauffeurs, envoyés seuls durant des semaines pour effectuer des transports de matériaux sans surveillance sur un chantier de travaux publics à 200 kilomètres de Conakry. « Les noirs, dit-on, sont souvent de bons chauffeurs mais rarement des mécaniciens ». Pourtant, cette même entreprise se flatte d'avoir trouvé un mécanicien et un motoriste qui lui donnent toute satisfaction. Enfin, chacun reconnaît que l'administration du Conakry-Niger, chemin de fer à voie étroite dont la construction fut achevée dès 1910, est parvenue à former une main-d'œuvre qualifiée qui lui reste fidèle, et lui permet de faire face à un trafic sans cesse croissant et bien supérieur à la capacité prévue pour cette vieille ligne à voie unique.

Les Français, harassés de travail et de chaleur, sèche ou humide, les nerfs mis à vif par les orages qui marquent le début et la fin de l'hivernage, ont tendance à oublier qu'il y a cinq ou six ans seulement, la Guinée était encore un pays presque exclusivement agricole. Un collège technique et un centre d'apprentissage n'y ont été créés qu'en 1947. Mais il est difficile de faire de bons ouvriers avec des enfants qui n'ont pas fait préalablement d'études primaires, et ceux qui savent convenablement lire, écrire et compter préfèrent devenir tout de suite « commis ». Plus encore qu'en France les emplois de bureau ont en Afrique noire plus de prestige que le travail manuel. Dans ces conditions les cadres français n'ont pas le loisir de faire de longues siestes sous un ventilateur en buvant des boissons glacées apportées par leurs boys. Ils mènent une vie dure, travaillent « sur le tas » et mettent la main à la pâte. En revanche, ils gagnent des salaires à peu près équivalents en francs C.F.A. à ceux qu'ils toucheraient en France en francs métropolitains, un peu plus élevés s'il s'agit d'ouvriers spécialisés, de contremaîtres ou de chefs d'atelier. S'ils sont employés par de grandes compagnies, ils sont en outre logés gratuitement. Mais la vie est chère en Guinée où presque toutes les marchandises sont importées et grevées de frais de transport et de droits de douane élevés. Il faut plus d'un « séjour » de deux ans (suivi d'un congé de quatre mois) à qui veut amasser quelques économies.

La majorité du personnel des entreprises françaises est recrutée dans la métropole parmi des spécialistes éprouvés désireux de partir « à la colonie ». Certains s'y adaptent mal, soit à cause du climat, soit parce qu'ils n'ont pas les qualités psychologiques requises pour faire travailler des Africains. Les contrats d'engagement peuvent en général être dénoncés sans explication en fin de séjour, et même parfois pendant le séjour à condition que le rapatriement soit payé.

Ceci ne va pas sans créer un certain climat d'insécurité, aggravé par le fait que les Français sont peu organisés du point de vue syndical et peuvent difficilement se défendre en cas de licenciement abusif. Pour conserver sa place, chacun a un peu tendance à dénigrer le voisin. Selon la formule d'un vieux Guinéen un peu surpris de ces habitudes nouvelles : « On dirait vraiment qu'on ne fait pousser des bananes ici que pour en mettre les peaux sous les pieds des voisins ».

En Guinée, le travail s'effectue le plus souvent « contre la montre ». Dans les travaux publics et le bâtiment, il faut terminer avant la saison des pluies ; dans les exploitations minières, il faut charger sans interruption de jour et de nuit dès qu'un cargo se trouve à quai. Quand le minerai de fer mouillé par les premières tornades « colmate » dans le

concasseur ou les installations de chargement, il faut réparer les dégâts et modifier les réglages avant l'arrivée du prochain bateau. [...]

À la Minière, on estime qu'il faudra près d'un an pour roder les installations fournies par des entreprises diverses françaises ou américaines et montées par le personnel même de la société.

Les exportations de minerai de fer qui progressent régulièrement ont été en mai de 38.500 tonnes, elles atteindront prochainement 45.000 tonnes. En 1954, il est prévu qu'elles se monteront à 1.200.000 tonnes dans l'année et plus tard, jusqu'à 2 millions et demi et 3 millions de tonnes.

Dès la fin de cette année, le minerai de fer et d'aluminium occupera une place importante dans les exportations de la Guinée et l'année prochaine cette place sera la première. Sa valeur sera sans doute, alors, largement supérieure à 1 milliard et demi de francs C.F.A. En 1952, les principales exportations guinéennes ont été les bananes et le café, chacune de l'ordre de 1 milliard, suivies par les palmistes (1/2 milliard), et la valeur totale des produits exportés a atteint 3 milliards.

APRÈS un effort d'équipement très intense, la Guinée est entrée aujourd'hui dans une période d'exploitation normale, ce qui implique nécessairement une réduction d'activité dans certains secteurs.

Le personnel de la « Minière » qui, à la fin de 1952, avant l'achèvement des travaux, était de 120 Européens et 1.100 Africains auxquels s'ajoutaient 40 à 50 Européens et 500 à 600 Africains employés par des entrepreneurs divers, a été réduit à 105 Européens et 800 Africains. [...]

Le travail se ralentit de la même façon sur divers chantiers de travaux publics ou du bâtiment ; le commerce et les transports sont atteints par répercussion.

Va-t-on en rester là ou va-t-on aborder une nouvelle étape dans la mise en valeur des ressources minières de Guinée ? C'est la question que chacun commence à se poser avec une certaine anxiété.

Légendes :

TOUTES LES HEURES et parfois plusieurs fois par heure, des échantillons de minerai extrait des gisements de fer et de bauxite sont analysés dans les laboratoires de la Compagnie Minière de Conakry et dans ceux de la Société des Bauxites du Midi [Alcan]. Pour effectuer ce travail sous la direction de chimistes européens, on ne trouve pas encore d'Africains sachant faire des pesées d'une précision supérieure au dixième de milligramme, mais on espère que le collège technique de Conakry formera prochainement des aides de laboratoire ayant les qualités requises.

LE CONCASSEUR de la Compagnie Minière de Conakry s'enfonce profondément dans le sol pour que le minerai y tombe de très haut. Les ouvriers qui y travaillent sont attachés avec une ceinture de sécurité afin d'éviter les chutes dangereuses (ci-contre).

LA COMPAGNIE MINIÈRE DE CONAKRY a investi 2 milliards de francs CFA pour équiper le gisement de fer qu'elle exploite. Le plan de ses installations fixes de traitement et de chargement a été établi par des spécialistes américains, et le matériel mécanique ainsi que le matériel roulant (ci-dessus) ont été commandés aux États-Unis. Mais les fondations et les charpentes métalliques furent réalisées par des entreprises françaises. La Grande-Bretagne achète par contrat la plus grande partie du minerai exporté. Des expéditions ont également été faites en Belgique où des essais de traitement sont actuellement en cours.

OUTRE-MER

VISITE AU GISEMENT DE FER DE CONAKRY

Seule mine de fer actuellement en exploitation en Afrique noire française

(De notre envoyé spécial Philippe Decraene)
(*Combat*, 4 juin 1955)

CONAKRY, ... juin. — La Guinée française traversant à cette époque une période de prospérité agricole et minière, Conakry vécut jusqu'en 1952 dans une atmosphère d'euphorie. Près de 4.000 Européens résidaient alors en ville et une véritable fièvre de construction s'était emparée de toute la presqu'île de Kaloum. Deux compagnies étaient à l'origine de cette crise de croissance : la Compagnie des bauxites du Midi, exploitant les gîtes bauxitiques des îles de Loos et la Compagnie minière de Conakry exploitant le gisement de fer du Kaloum.

En 1955, la malchance semble s'être abattue sur le territoire de la Guinée : la production aurifère a considérablement baissé, les cours du fer et de la bauxite sont très défavorables, les prix du cacao et du café se sont effondrés, enfin, pour clore cette série noire, un mystérieux champignon ravage depuis quelques mois toutes les bananeries du Sud du pays. Fréquent retour des choses, après s'être félicité de l'activité de la Compagnie minière de Conakry, la population de la ville semble maintenant imputer à « la Minière » la responsabilité de l'actuel marasme des affaires.

Une mine sur l'océan

C'est bien avant la première guerre mondiale que les premiers indices de fer furent décelés dans la presqu'île du Kaloum.

L'aspect ferrugineux du sol latéritique n'avait d'ailleurs pas échappé aux premiers colonisateurs et les travaux entrepris lors de la construction du chemin de fer Conakry-Niger attirèrent l'attention sur les possibilités du sous-sol ; le minerai avait même été utilisé pour ballaster certains tronçons de la voie, puis ultérieurement pour le remblaiement de quelques terre-pleins du port bananier.

Les réserves furent vite évaluées à plusieurs centaines de millions de tonnes, mais la qualité du minerai était médiocre et la « Compagnie minière de la Guinée Française » qui, en 1920, s'intéressait au gisement, eut quelque peine à trouver des acheteurs.

La métropole exportatrice de fer ne pouvait être cliente et les pays étrangers disposaient souvent de minerais plus riches ou plus simplement de fournisseurs moins éloignés.

Pourtant, la proximité de l'océan Atlantique et les facilités d'évacuation et d'extraction — tous les travaux pouvaient être effectués à ciel ouvert — devaient intéresser les bailleurs de capitaux.

En, 1928, 30.000 tonnes de minerai furent expédiées pour essais à destination de hauts fourneaux sarrois et luxembourgeois. La guerre arrêta tout espoir.

En 1945, l'épuisement de nombreux gisements de fer européens et la politique de mise en valeur des territoires d'outre mer sauvèrent Conakry de l'oubli.

La « Compagnie minière de Conakry » (« La Minière ») se formait trois, ans plus tard. Son conseil d'administration s'était assuré la participation de la British Iron Steel Corporation, organisme britannique d'achats de minerais de fer pour la sidérurgie du Royaume-Uni.

Le capital fut aussitôt augmenté, la construction d'une voie ferrée d'évacuation et celle d'un port minier entreprise, les exportations vers les îles britanniques amorcées.

L'exploitation actuelle ne porte que sur un minerai dur situé en surface, s'étageant sur une dizaine de mètres d'épaisseur. Un minerai plus riche et plus alumineux lui est immédiatement sous-jacent, minerai lui-même situé au-dessus d'une troisième qualité pulvérulente dont l'exploitation nécessitera un coûteux traitement.

Afin d'adapter dans la mesure du possible la qualité du minerai aux désirs des utilisateurs — essentiellement les hauts fourneaux de la région de Mainsborough — trois carrières ont été ouvertes.

Sur ses 17.000 hectares de concession, « La Minière » emploie près de cinq cents Africains et une cinquantaine d'Européens.

La mécanisation extrêmement poussée de l'exploitation réduit la plupart des autochtones au rôle de manœuvres.

Après abattage à l'explosif par masse de quinze à vingt mille tonnes, le minerai est chargé à la pelle électrique sur des camions de vingt-cinq tonnes. Il est ensuite acheminé à la station de criblage, trié et concassé, puis évacué par un train à bandes sur un aire de stockage avant d'être chargé sur wagons et embarqué au port minier.

Évidemment, la main-d'œuvre intervenant pour ces diverses opérations est assez réduite et il est exact que ce qui surprend lorsqu'on visite les différents chantiers est précisément cette absence d'hommes.

Une visite, même rapide, des installations annexes, laisse une impression toute différente. L'atelier de dessin, celui des machines-outils, les garages, les différents services administratifs mobilisent en effet la plupart du personnel africain parmi lequel se trouve ici une notable proportion de contremaîtres, d'ouvriers hautement qualifiés et d'employés de bureau.

Si l'ensemble de l'installation prévu pour extraire 1.200.000 tonnes de minerai marchand par an, n'en a produit que 600.000 tonnes l'an dernier, c'est parce que « la Minière » cherche des acheteurs.

Il est possible que viennent s'adoindre très prochainement aux aciéries britanniques, quelques usines sidérurgiques d'outre-Rhin. L'Allemagne de l'Ouest est, en effet, toujours en quête de sources d'approvisionnements régulières en fer et de grands sidérurgistes de Westphalie viennent d'acheter quelques lots d'essai pour leurs hauts-fourneaux.

Les merveilleux magiciens que sont les chimistes de leurs laboratoires modernes cherchent actuellement à mettre au point une méthode qui permette à la fois l'élimination et la récupération des quelques impuretés de chrome que contient le fer du Kaloum. S'ils y parviennent dans des conditions économiques satisfaisantes, nul doute que l'Allemagne occidentale ne devienne un des futurs clients de « la Minière ».

L'accroissement de production qui en résultera ne pourra cependant exiger qu'un faible appoint de main-d'œuvre. Si donc Conakry entend retirer un véritable profit du fer du Kaloum, la solution se situe à un niveau très différent.

Ou bien, il est nécessaire de procéder à la création de véritables aciéries que pourraient alimenter en énergie les inépuisables réserves hydrauliques du Fouta-Djalon. Ou bien, plus modestement, et plus sagement semble-t-il, faut-il procéder à la mise en place de premières installations qui permettraient un détour de traitement et de transformation du minerai.

C'est dans des projets de ce type que réside la possibilité de donner satisfaction à la fois à l'Assemblée territoriale et à l'opinion publique de Conakry, car au Kaloum comme ailleurs, les mineurs seuls ne peuvent faire des miracles... Tout au plus peuvent-ils faire œuvre utile.

Importants développements de l'industrie minière
dans les T.O.M. en 1956
(*L'Information financière, économique et politique*, 29 mai 1957)

En ce qui concerne le fer, les premiers renseignements de la Cie minière de Conakry pour 1957 montrent que le développement des exportations doit progresser sensiblement et que l'entreprise doit arriver prochainement à la pleine utilisation de ses moyens de production.

CIE MINIÈRE DE CONAKRY
(*L'Information financière, économique et politique*, 18 avril 1958)

La Société Hoesch, de Dortmund, a l'intention de prendre une participation dans la Compagnie minière de Conakry. Cette opération s'effectuerait sans modification du montant du capital actuel.

Compagnie minière de Conakry
(*L'Information financière, économique et politique*, 4 juillet 1959)

Les expéditions de minerai de fer du premier semestre ont représenté 120.000 t. contre 284.638 tonnes pour le semestre correspondant de 1958.
